

PA

1083



2305

Médiathèque VS Mediathek



1010809143

PA 1083



ÉDOUARD WHYMPER

LA CATASTROPHE DU CERVIN

Notice.

Parmi les hommes qui ont le mieux fait connaître les Alpes aux touristes, aux ascensionnistes, et même aux simples lecteurs de voyages, Edouard Whymper occupe une place importante. Ses ascensions du Pelvoux, de la Pointe des Ecrins, d'autres sommets encore, sont curieuses, dramatiques, et sont demeurées presque célèbres. En particulier, c'est lui qui, le premier avec trois autres Anglais et quelques guides, a réussi, après bien des tentatives, à gravir la cime du Mont Cervin ou Matterhorn, cime réputée jusque-là inaccessible.

Nous publions aujourd'hui une traduction nouvelle, un peu abrégée, de récit que fait Whymper de ses principales tentatives pour gravir la redoutable montagne. Ce récit, bien fait, vivant et néanmoins précis, ne manque pas de mérite littéraire : c'est une narration remarquable, écrite par quelqu'un qui a vu ce qu'il veut nous montrer. Les aventures en sont vécues, et les périls ici racontés furent réels ; la terrible catastrophe qui suivit la victoire de Whymper et de ses compagnons sur le Cervin, et qui coûta la vie à plusieurs personnes, en est une preuve tragiquement irréfutable.

En pareille matière, nous ne savons pas de relations plus attachantes, plus émouvantes aussi que celle de la lutte, pour ainsi parler, de l'obstiné « grimpeur » et de l'abrupt géant des Alpes, ce pic escarpé dont les roches s'écroulent sous les pas des ascensionnistes, et qui défia si longtemps les adresses et les courages. Ces pages de Whymper intéresseront vivement, nous en sommes sûrs, les personnes qui voyagent en Suisse, celles, tout spécialement, qui suivront la pittoresque ligne de Viège à Zermatt, et monteront au Corner-Grat pour y jouir d'une des plus superbes vues qu'il y ait au monde. Mais elles n'intéresseront pas moins les gens qui ne peuvent faire ce voyage, et qui ne visitent les Alpes qu'en imagination... De toute manière, la Nouvelle Bibliothèque populaire leur

do t une série de récits de cette nature, véridiques comme un procès-verbal officiel, mouvementés et colorés comme un roman. Avec Whymper, ils graviront les pentes de neige et les escarpements de rocher; ils tailleront des marches dans la glace, se suspendront à des cordes attachées aux pointes du granit, traverseront des glaciers aux séracs menaçants, aux crevasses béantes, et planteront leur drapeau sur des pics vertigineux, tout blancs de neige vierge, éblouissantes pyramides dressées en plein azur.

ALFRED ERNST.





LA CATASTROPHE DU CERVIN

PREMIÈRE TENTATIVE DE WHYMPER POUR GRAVIR LE CERVIN

Des différents sommets des Alpes que le pied de l'homme n'avait encore foulés, deux surtout excitaient mon étonnement et mon admiration. De hardis montagnards avaient à différentes reprises attaqué l'un de ces sommets, le Weisshorn, mais leurs tentatives avaient toujours échoué; l'autre, la tradition le déclarait inaccessible; aussi restait-il encore presque vierge de toute tentative d'escalade : c'était le Cervin.

Les superstitieux habitants des vallées voisines, qui considèrent cette montagne comme la plus haute, non seulement des Alpes, mais du monde entier, en font la demeure d'esprits malfaisants : à les entendre il y avait à son sommet une cité en ruines, habitée par des êtres surnaturels; on en voyait très bien les murailles et les châteaux forts, mais on ne pouvait dépasser ce cordon; ils vous avertissaient de ne pas vous en approcher témérairement, de peur que les démons irrités ne se vengeassent de votre mépris.

Des esprits plus robustes, sans s'arrêter à ces ridicules inventions d'êtres superstitieux, subissaient néanmoins l'influence mystérieuse de sa forme merveilleuse, et, quand ils en parlaient, ils oubliaient toutes les formes ordinaires du langage. De Saussure lui-même, d'habitude si réservé, se sentait enthousiasmé en face de cette montagne : il ne sait comment admirer « la force qu'il a fallu pour rompre et pour balayer tout ce qui manque à cette pyramide! pas d'entassement de fragments autour d'elle; on n'y voit que d'autres cimes qui sont elles-mêmes adhérentes au sol, et dont les flancs, également déchirés, indiquent d'immenses débris, dont on ne voit aucune trace dans le voisinage. Sans doute, poursuit-il, ce sont ces débris qui, sous la forme de cailloux, de blocs et de sable, remplissent nos vallées et nos bassins, où ils sont descendus, les uns par le Valais, les autres par la vallée d'Aoste, du côté de la Lombardie. »

En 1861, j'avais visité le grand tunnel des Alpes de Modane à Bardonnèche; après avoir rôdé pendant une dizaine de jours dans les vallées voisines, je résolus de tenter sans plus tarder l'ascension du Weisshorn et du Cervin. Le premier, me disait-on, venait d'être conquis, le second allait bientôt être attaqué. Quand j'arrivai à Châtillon dans le Val Tournanche, ces bruits me furent confirmés. J'éprouvai un intérêt moins vif pour le Weisshorn, mais mon désir d'escalader le Cervin fut plus vif que jamais; surtout quand on m'apprit que le professeur Tyndall était monté au Breuil dans l'intention de couronner sa victoire du Weisshorn par cette autre plus grande encore du Cervin.

J'avais employé jusqu'à ce jour, dans les Alpes Cottiennes et Grecques, différents guides qui ne m'avaient guère satisfait; aussi fus-je disposé, bien à tort je l'avoue, à en rabaisser singulièrement la valeur: je ne voyais en eux que de robustes mangeurs et buveurs vivant sur la bourse des ascensionnistes. Mes souvenirs du Mont Pelvoux m'eussent fait préférer de beaucoup la société de quelques-uns de mes compatriotes à tous les guides du pays. Quand je demandai un guide à Châtillon, je vis défiler une série d'individus qui semblaient dépourvus de toute bonne qualité; l'orgueil, l'envie, la malice, la haine, en un mot toutes les variétés de friponnerie, voilà ce que semblait exprimer leur physionomie. Je fus dispensé d'engager aucun de ces coquins par l'arrivée de deux touristes avec un guide qu'ils me laissèrent; ils me le présentèrent comme une incarnation de toutes les qualités. S'il ne réalisait pas complètement tous mes désirs, au moins les voyageurs qui me le cédèrent arrivèrent-ils à leurs fins, en soulageant à la fois leur conscience et leur bourse; car j'endossai sans trop m'en rendre compte la responsabilité de lui payer ses journées de retour.

En remontant vers le Breuil, je demandai un second guide à tous ceux qui pouvaient en connaître; tous furent unanimes à proclamer que Jean-Antoine Carrel de Val Tournanche était le coq de la vallée. J'eus bientôt trouvé Carrel: gaillard bien bâti, à l'air résolu, et même un peu fier, il ne me déplut pas. Nous débattîmes les conditions: vingt francs par jour, quel que fût le résultat, tel fut son prix que j'acceptai. Mais, ajouta-t-il, il faut un second guide; à toutes mes questions pourquoi il était nécessaire d'engager un camarade, je n'obtins d'autre réponse sinon qu'il était impossible de se passer d'un second guide. Un gars de mauvaise apparence sortit de l'ombre et se présenta comme le camarade exigé. Je rompis alors les négociations, et je partis sans Carrel. Quelques jours après, dans le cours de ma première ascension, alors que je reposais aux derniers chalets, j'aperçus tout à coup Jean-Antoine Carrel et son camarade qui y montaient aussi. « Oh! oh! leur dis-je, vous vous êtes donc ravisés? — Du tout, vous

vous trompez, répondirent-ils. — Alors, pourquoi êtes-vous venus ici? — Parce que, nous aussi, nous allons demain sur la montagne. — Alors il n'est pas nécessaire d'être plus de deux? — Oh! pas pour nous. » J'admirai leur ruse; mais néanmoins je me passai de leurs services.

Je ne ferai pas une description détaillée du Cervin. Les lecteurs savent certainement que cette montagne célèbre a 4482 mètres d'altitude, qu'elle s'élève presque à pic à cette hauteur par une série d'escarpements qui méritent le nom de précipices, à 1500 mètres au-dessus des glaciers qui entourent sa base. En 1861, c'était le dernier des grands pics des Alpes qui n'eût point été escaladé, autant à cause des difficultés que pouvait présenter son ascension que pour la terreur qu'inspirait son apparence invincible. Il semblait environné d'une espèce de cordon qu'on ne pouvait franchir, et au delà duquel, comme je l'ai dit, l'imagination des habitants plaçait des esprits malfaisants, — le Juif errant et les damnés. Si on se moquait de leurs erreurs, ils secouaient gravement la tête, et parlaient de démons qui se vengeraient en précipitant de ces hauteurs imprenables le mortel assez hardi pour tenter de les gravir. Cette influence de la forme extraordinaire du Cervin semblait peser même sur des hommes plus sages qui, quand ils parlaient de la montagne, divaguaient comme à plaisir.

De quelque côté qu'on le contemple, le Cervin ne paraît jamais vulgaire, il est partout imposant. Sans rival dans les Alpes, il n'a que peu de rivaux dans le monde entier.

Ce pic haut de 2000 à 2500 mètres a plusieurs arêtes bien définies; d'autres sont moins bien marquées. La plus continue est celle du nord-est, dont l'extrémité supérieure constitue le grand sommet, et l'extrémité inférieure le petit pic ou Hörnli. Une autre arête qui descend jusqu'au Fuggen-Grat forme avec la précédente la face orientale de la montagne. Une troisième arête descend dans la direction du sud-ouest et forme avec l'autre la face qu'on découvre du Breuil; cette face est interrompue par d'immenses précipices, tachetée de pentes de neige et sillonnée de couloirs de neige. Sur l'autre moitié de la montagne, celle qui fait face au glacier de Z'mutt se trouvent des précipices plus apparents que réels, d'autres précipices absolument perpendiculaires, enfin des précipices qui surplombent; il y a des glaciers ordinaires, des glaciers suspendus; des glaciers dont les séracs s'écroulent pardessus des rochers plus grands encore, et dont les débris forment de nouveaux glaciers. Partout on y entend les bruits d'un travail incessant qui dure depuis l'origine du monde et qui peu à peu réduira en atomes la masse puissante de la montagne.

D'habitude, c'est de la vallée de Zermatt ou du Val Tournanche que les touristes voient pour la première fois le Cervin; de là ses faces et ses arêtes paraissent prodigieusement escarpées.

Le touriste qui remonte la vallée cherche vainement de loin à l'horizon la belle vue qui doit le payer de ses fatigues, car la montagne n'est visible qu'à un kilomètre et demi au nord de Zermatt. Mais tout à coup elle se présente; il faut lever la tête pour la contempler, car elle semble vous dominer; toutefois, vu de ce point, le Cervin fait avec l'œil un angle de moins de 16°, tandis que le Dom fait un angle plus large sans attirer l'attention.

Du Breuil, dans le Val Tournanche, le Cervin offre une apparence aussi saisissante, mais l'impression n'est pas aussi vive, parce que le spectateur s'y habitue peu à peu, soit en montant, soit en descendant la vallée. De ce côté la montagne paraît formée d'une série de masses pyramidales, semblables à des coins gigantesques; du côté de Zermatt, elle se fait remarquer par la vaste et uniforme étendue de ses parois à pic et par la multiplicité de ses contours. Il semblait donc naturel de chercher un chemin pour atteindre le sommet là où la montagne était entièrement bouleversée, plutôt que sur la face orientale, qui paraissait de la base au sommet une falaise escarpée et polie, impossible à gravir: aussi est-ce du Breuil que partirent les premières tentatives pour escalader la montagne.

Les premières tentatives dont j'ai entendu parler furent faites en 1858 et 1859 par Jean-Antoine Carrel, Jean-Jacques Carrel, Victor Carrel, l'abbé Gorel et Gabrielle Maquignaz. Ils atteignirent à peu près l'altitude de 3846 mètres, au passage appelé maintenant la « Cheminée ».

Une nouvelle tentative très remarquable, mais dont il n'existe aucune relation, fut faite en 1860 par MM. Alfred, Charles et Sandbach Parker, de Liverpool. Ils gravirent sur la côte orientale à la hauteur de 3298 mètres; puis, après avoir incliné à gauche, ils tournèrent à droite et s'élevèrent encore de 213 mètres, en se tenant aussi près que possible de l'arête, mais se portant de temps à autre sur la face de la montagne. Après avoir atteint environ 3650 mètres, le manque de temps, les nuages et un vent violent les forcèrent à redescendre à Zermatt.

La troisième tentative date d'août 1860 Elle fut faite par M. Vaughan Hawkins du côté du Val Tournanche; il en a laissé un récit animé que le professeur Tyndall a cité à diverses reprises.

C'est par l'arête du sud-ouest que, selon lui, on devait pouvoir monter. Il engagea Jean-Jacques Carrel, et, suivi de Bennen et du professeur Tyndall, il essaya de monter à la brèche située entre le petit pic et le grand.

Bennen était un guide dont on commençait alors à parler. Il était au service du maître de l'hôtel bâti sur l'Eggishorn, qui le louait aux touristes ; il avait une très bonne réputation, ainsi que le prouve son livret de certificats. D'un extérieur agréable, de manières polies et distinguées, adroit et hardi, il se serait élevé au premier rang parmi les guides, s'il eût eu plus de prudence. Il périt en 1864 sur le Haut de Cry.

L'expédition de M. Hawkins, conduite par Bennen, gravit les rochers qui cernent le col du Lion ; suivant alors l'arrête du sud-ouest, elle dépassa la Cheminée, pour s'élever à 91 mètres plus haut. Bennen et le professeur Tyndall montèrent encore de quelques mètres. Trouvant que le temps leur manquait, ils descendirent au col par le même chemin, et gagnèrent le Breuil, en passant cette fois par le couloir. Ils avaient atteint 3940 mètres, c'est-à-dire 105 à 121 mètres de plus que leurs prédécesseurs.

Une nouvelle tentative fut faite par M. Parker en juillet 1861. Il dépassa légèrement le point atteint précédemment, mais l'approche de la nuit le força à descendre à Zermatt d'où le mauvais temps le chassa bientôt. MM. Parker assurèrent que l'ascension eût été encore facile pendant une centaine de mètres du point où ils s'étaient arrêtés, mais au delà les difficultés semblaient augmenter.

C'est le 28 août 1861 que j'arrivai au Breuil avec mon guide, et j'appris là que le professeur Tyndall y était venu un jour ou deux auparavant, mais qu'il n'avait rien entrepris. Bien que novice encore en pareille matière, je compris qu'un jour ne pouvait suffire à faire pareille ascension. Je résolus donc de passer la nuit à la plus grande hauteur possible, et de tâcher de gravir le sommet le jour suivant. En vain nous tentâmes de persuader un autre guide de nous accompagner : ils refusèrent nettement mes offres. Seul, un vieillard encore vert, Pierre Taugwalder, dit qu'il irait bien pour deux cents francs à payer, que nous fassions l'ascension ou non. Les hommes capables de m'accompagner manifestaient une grande répugnance, ou refusaient carrément, ou bien demandaient une somme exorbitante : les bons guides consentaient bien à monter sur les pentes inférieures : mais malgré toutes mes sollicitations, ils refusaient de tenter sérieusement l'escalade des parties supérieures. En réalité ils étaient persuadés, à l'exception d'un seul, que le sommet du Cervin était absolument inaccessible.

Nous nous décidâmes à partir seuls ; prévoyant que nous aurions froid sur la montagne, je priai l'hôtelier de me prêter deux couvertures. Il refusa, parce que nous avions acheté deux bouteilles d'eau-de-vie à Val Tournanche, et que nous ne lui en avions pas acheté ! Du reste, nous n'eûmes pas besoin de couvertures, car nous passâmes la nuit dans des chalets, à une heure de l'hôtel.

Les chaletiers étaient de braves gens : ils nous installèrent de leur mieux, partagèrent leurs modestes provisions avec nous, et nous avertirent de nous méfier des précipices hantés par les esprits. A la tombée de la nuit nous aperçûmes Jean-Antoine Carrel et son parent Jean-Jacques qui allaient sur la montagne. J'eus grande envie de les engager tous les deux, mais après réflexion je n'en fis rien. Tous deux étaient de hardis montagnards; mais Jean-Antoine était sans comparaison le plus beau grimpeur de rochers que j'aie jamais vu. Seul entre tous les guides, il crut inébranlablement au succès final, et, malgré quelques échecs qui semblaient lui donner tort, il persista à soutenir que le Cervin pouvait être escaladé, et qu'il le serait un jour du côté de sa vallée natale.

Le repos nocturne ne fut troublé que par un fandango des plus vifs qu'une troupe folâtre de puces exécuta sur ma joue. Avant l'aube les deux Carrel se glissèrent hors du chalet. Quant à nous, nous ne partîmes qu'à sept heures et sans nous presser nous les suivîmes. Nous gravîmes les pentes parsemées de gentiane; nous dépassâmes bientôt les vaches et leurs pâturages, puis les éboulis de pierres et nous arrivâmes au glacier. Nous atteignîmes facilement la partie inférieure; mais à mesure que nous nous élevions, le nombre des crevasses augmenta, et nous dûmes incliner vers les rochers inférieurs de la Tête du Lion pour trouver un chemin plus facile. En quelques coups de collier nous nous élevâmes sur la crête de l'arête qui descend vers le sud : un long escalier monte de là au Col du Lion; nous l'appelâmes le « Grand Escalier ». Nous dûmes alors contourner les roches escarpées de la Tête du Lion, au-dessus du couloir. Ce passage, qui change beaucoup suivant les années, était en 1861 très difficile, parce que les masses de neige, qui s'y entassaient d'ordinaire, étaient fondues, et les rochers ne nous offraient qu'un petit nombre de fissures auxquelles nous puissions nous cramponner. A dix heures nous étions au col, d'où nos regards plongeaient sur le magnifique bassin d'où découle le glacier de Z'mutt. Nous décidâmes de passer la nuit sur le col, bien qu'il ne faille pas y prendre trop de liberté. D'un côté, une muraille de rochers à pic surplombaient le glacier de Tiefenmatten; de l'autre, des pentes de neige durcie descendaient au glacier du Lion, sillonnées par des ruisseaux et des avalanches de pierres; au nord, se dressait le grand pic de Cervin; au sud, les parois abruptes de la Tête du Lion. Si l'on jette une bouteille sur le glacier de Tiefenmatten, on n'entend le bruit de sa chute qu'après une douzaine de secondes. Nous nous reposâmes pendant quelques temps, nous réchauffant au soleil. A midi, nous descendîmes au chalet pour chercher la tente et d'autres objets. et à six heures du soir, nous étions de re-

tour au col. Notre tente, très jolie à Londres quand elle était dressée, n'était d'aucun usage dans les Alpes : elle s'ouvrait comme un livre ; un des bouts ne devait jamais s'ouvrir, l'autre était fermé par des rideaux de toile : deux alpenstocks la supportaient, et les côtés étaient assez longs pour pouvoir se retourner dessous. Le vent assez violent qui soufflait autour des rochers s'engouffrait dans notre brèche comme s'il fût sorti d'un énorme soufflet ; les portes de la tente voltigeaient dans tous les sens, et la tente paraissait éprouver un si vif désir de s'envoler au sommet de la Dent Blanche que nous crûmes plus prudent de la plier et de nous asseoir dessus. Le silence était si profond qu'il causait une grande impression. Aucun être vivant ne se trouvait auprès de notre bivouac solitaire ; les avalanches de pierres avaient cessé de tomber, et l'eau de couler même goutte à goutte. Le froid était très vif ; l'eau gelaît dans une bouteille placée sous ma tête. Cependant nous nous endormîmes ; mais vers minuit une explosion épouvantable se fit entendre à une grande hauteur au-dessus de notre campement. Une seconde de calme terrible la suivit. Une énorme masse de rocher détachée de la montagne descendait vers nous. Mon guide s'écria : « O mon Dieu, nous sommes perdus ! » Nous entendions les blocs de cette avalanche tomber l'un après l'autre par-dessus les précipices, bondissant et rebondissant de terrasse en terrasse. Ils semblaient être tout près de nous, bien qu'ils en fussent probablement éloignés ; mais quelques petits fragments qui au même moment glissèrent sur nous des saillies situées au-dessus de notre tête augmentèrent nos alarmes et mon pauvre compagnon passa la nuit à trembler.

Dès l'aurore nous nous mîmes en route pour commencer l'ascension de l'arête sud-ouest ; il fallait conquérir chaque pas en grim pant à pic ; mais c'était le mode d'escalade le plus agréable ; les rochers très solides n'étaient pas encombrés de débris, et il n'y avait rien à redouter que de soi-même. Nous criâmes pour éveiller les échos de la montagne. Aucune réponse ! mais attendez un peu ; comptez jusqu'à douze, et les parois de la Dent d'Hérens, éloignée de plusieurs kilomètres, vous renverront des paroles, des sons d'une irréprochable pureté. La vue est admirable. Sauf la Dent d'Hérens qui nous domine de 300 mètres, rien n'arrête le regard : nous embrassons d'un coup d'œil un océan de montagnes, d'où émergent les trois grands pics des Alpes Grecques : le Grivola, le Grand Paradis et la Tour Saint-Pierre. A cette heure matinale, comme leurs formes pourtant si aiguës offrent de doux contours ! aucun brouillard ne s'élève, aucun objet n'est voilé par aucune vapeur ; le cône du Viso se silhouette parfaitement net à l'horizon, bien qu'il soit distant de plus de cent cinquante kilomètres.

Tournons-nous vers l'est, et suivons les rayons obliques du soleil levant qui s'avancent rapidement sur les champs de neige du Mont-Rose. Voyez les parties qui restent dans l'ombre, mais qui rayonnent d'une lumière réfléchie, et brillent d'un éclat que rien ne saurait définir. Les plus faibles ondulations produisent des ombres dans les ombres, et les ombres qui se projettent sur les ombres ont un côté sombre et un côté clair avec des gradations infinies d'une incomparable délicatesse. La lumière du soleil en s'étendant incessamment fait surgir de l'obscurité une foule de contours imprévus : révélant des crevasses cachées par de légères ondulations, et des vagues de neige ; produisant à chaque instant de nouveaux jeux d'ombre et de lumière, étincelant sur les arêtes, scintillant sur les extrémités des aiguilles de glace, brillant sur les hauteurs, illuminant les profondeurs jusqu'à ce que tout ce que le regard embrasse resplesdisse d'un éclat tel qu'il éblouit l'œil.

Une heure après avoir quitté le col nous arrivâmes près de la « Cheminée ». C'était une grande roche plate et polie, resserrée entre deux autres roches non moins plates et polies. Mon guide essaya de l'escalader, mais n'y put réussir, bien qu'il eût tordu sa longue personne dans une foule de postures grotesques. Je montai au sommet, sans aucun secours, et je m'efforçai de le hisser : mais il était si maladroit qu'il ne s'aidait en rien, et si lourd que je ne pouvais le soulever. Il se détacha et déclara qu'il allait s'en retourner. Je le traitai de poltron : mais comme il fit mine de partir, je me vis forcé de lui faire des excuses et le priai de ne pas m'abandonner. En effet, si l'escalade de la Cheminée n'offrait aucun danger, il n'en était pas de même de la descente, car le bord inférieur du rocher surplombait d'une manière effrayante.

Le jour était superbe ; le soleil versait à flots une chaleur bien-faisante ; le vent était tombé ; le chemin paraissait tout tracé ; aucun obstacle insurmontable ne s'offrait à ma vue, mais que pouvais-je faire seul ! Vivement contrarié par ce contre-temps imprévu, je demeurai quelque temps irrésolu ; mais comme je m'aperçus que cette Cheminée était ramonée plus fréquemment qu'il n'était nécessaire (c'était un couloir naturel pour les avalanches de pierres), je me décidai au retour ; nous revînmes au Breuil à midi.

Les Carrel ne se montrèrent pas : à en croire les autres guides, ils n'étaient pas montés très haut ; et le camarade d'Antoine, qui pour être plus à son aise, avait ôté ses souliers et les avait attachés à sa ceinture, en avait laissé glisser un ; il avait dû descendre avec un morceau de corde tourné autour de son pied nu. Malgré cela il avait résolument glissé par le couloir du Lion, Jean-Jacquet Carrel ayant attaché son mouchoir autour de son pied déchaussé.

Le Cervin ne fut pas attaqué de nouveau en 1861, et je quittai

le Breuil convaincu qu'un touriste avait grand tort d'en tenter seul l'escalade, si grande était l'influence qu'il exerçait sur l'esprit des guides. Dans mon opinion il fallait être au moins deux, afin de se secourir mutuellement quand les circonstances l'exigeraient. Je passai avec mon guide le col Saint-Théodule, plus décidé que jamais à faire l'ascension du Cervin, et résolu à revenir avec un compagnon, pour l'assiéger jusqu'à ce que l'un de nous deux fût vaincu dans la lutte.

DEUXIÈME ET TROISIÈME TENTATIVES DE WHYMPER POUR GRAVIR LE CERVIN

Le dimanche 6 juillet 1862, il neigea sur le Cervin; néanmoins, le 7 au matin, je me mis en route avec nos trois hommes. Nous suivîmes la même route que l'année précédente; je marchais en tête de la colonne, puisque j'étais le seul qui eût déjà tenté de gravir la montagne. Cependant je me distinguai peu en cette occasion, car je conduisis mes compagnons presque au sommet du petit pic avant d'avoir reconnu mon erreur. Au grand mécontentement de mes hommes, nous constatâmes que nous avions escaladé les rochers qui dominent le col du Lion. En descendant une petite pente de neige pour retrouver le bon chemin, Kronig glissa et descendit avec une rapidité vertigineuse. Heureusement il parvint à se maintenir sur ses pieds, et, grâce à un violent effort, il put s'arrêter en deçà de quelques rochers contre lesquels il se serait infailliblement brisé. Quand nous le rejoignîmes, nous le trouvâmes hors d'état de se tenir debout et tremblant violemment; sa figure était pâle comme un cadavre. Il resta dans cet état pendant plus d'une heure; aussi était-il très tard quand nous arrivâmes à notre campement sur le col. Mettant à profit l'expérience du passé, nous ne dressâmes point la tente sur la neige, mais sur une plate-forme que nous construisîmes avec des débris tombés des rochers voisins et de la boue.

Meynet s'était montré un inestimable porteur de tente; malgré la forme plus pittoresque que symétrique de ses jambes, il savait utiliser ses difformités elles-mêmes; son esprit était d'un ordre relevé, et la vallée eût fourni peu de compagnons plus agréables ou meilleurs grimpeurs que Luc Meynet, le petit porteur bossu du Breuil. Il se contentait des restes dédaignés par les guides, prenait la plus mauvaise place à la porte de la tente, et exécutait toute la besogne malpropre dont les guides le chargèrent.

Un violent coup de vent s'éleva pendant la nuit du côté de l'est, et se transforma le matin en véritable ouragan. La tente se comporta vaillamment et nous y restâmes à l'abri pendant plusieurs heures après le lever du soleil. Une accalmie nous décida à poursuivre notre route, mais nous n'avions pas monté de 30 mètres que la tempête nous assaillit avec une force nouvelle. Impossible d'avancer ni de reculer; tous les débris étaient balayés sur l'arête où nous nous trouvions, et nous dûmes nous cramponner de toutes nos forces aux rochers. Le froid était intense, car la rafale avait traversé tous les immenses champs de neige que domine le Mont-Rose. Notre courage s'évapora avec notre calorique; aussi, au premier moment de calme, battîmes-nous en retraite sous la tente. Taugwald et Kronig déclarèrent qu'ils en avaient assez, et Meynet aussi m'informa que la fabrication de ses fromages rendait pour le lendemain sa présence nécessaire dans la vallée. Force fut donc de retourner au Breuil, où nous arrivâmes à deux heures de l'après-midi, désolés de notre défaite, qui était complète.

Jean-Antoine Carrel, qui était monté jusqu'à l'auberge pendant notre absence, consentit, après quelques négociations, à nous accompagner au premier beau jour, avec un de ses amis nommé Pession.

Le vent tomba pendant la nuit, et à huit heures du matin nous nous remîmes en route, par un temps splendide, avec nos deux guides et un porteur. Carrel nous proposa d'aller camper beaucoup plus haut que la veille; aussi continuâmes-nous à monter sans nous reposer au col pour atteindre le sommet de la Tête-du-Lion. Nous trouvâmes un endroit abrité, sur le versant oriental, près de la Cheminée, et, sous la direction de notre guide qui était maçon de profession, nous construisîmes une plate-forme d'une solidité remarquable; elle se trouvait à une altitude d'environ 3825 mètres.

La journée était si splendide que nous continuâmes à monter, et, une petite heure après, nous atteignîmes le pied de la Grande Tour, c'est-à-dire le point le plus élevé où était parvenu M. Hawkins, puis nous regagnâmes notre bivouac.

Le lendemain matin à quatre heures, nous nous remîmes à grimper; à cinq heures quinze minutes, par un temps superbe, Carrel escaladait la Cheminée; Macdonald et moi le suivîmes, Pession monta le dernier: quand il se trouva au sommet, il se sentit, dit-il, très malade, et, se déclarant absolument incapable d'aller plus loin, il nous signifiait qu'il voulait redescendre. Nous attendîmes un peu, mais il ne se remit pas, et nous ne pûmes deviner la nature de son mal. Comme Carrel refusa nettement de continuer seul l'ascension avec nous, Macdonald me proposa d'essayer ce que nous pourrions faire sans eux; mais le bon sens l'emporta,

et, finalement, nous retournâmes ensemble au Breuil. Le lendemain, mon ami partit pour Londres.

J'avais donc à trois reprises tenté d'escalader le Cervin, et j'avais honteusement échoué. Je n'avais pas dépassé d'un mètre l'altitude atteinte par mes prédécesseurs. Nulle difficulté extraordinaire jusqu'à la hauteur d'environ 3950 mètres; la montée, jusque-là, pouvait être considérée comme « un jeu ». Il ne restait donc que environ 550 mètres à gravir; mais cet espace, que n'avait encore franchi aucun pied humain, pouvait offrir les plus formidables obstacles. Aucun montagnard si hardi et si habile fût-il n'osait le gravir tout seul. Un simple fragment de rocher haut de deux mètres, pouvait à chaque instant, s'il était perpendiculaire, faire échouer sa tentative. A la rigueur un pareil passage était praticable pour deux hommes; pour trois ce n'était plus qu'une *bagatelle*. Toute expédition raisonnable devait donc se composer de trois hommes au moins: mais où trouver les deux autres? Carrel seul avait montré de l'enthousiasme pour une telle entreprise; encore avait-il refusé, en 1861, de m'accompagner, à moins que l'expédition ne fût composée de quatre hommes. L'obstacle venait donc du manque d'hommes et non de la montagne même.

Comme le temps était redevenu mauvais, j'ai allé à Zermatt, dans l'espoir d'y dénicher un guide. Je ne pus déterminer un seul bon guide à me suivre, et le 17 je revins au Breuil dans l'espoir de combiner l'adresse de Carrel avec la bonne volonté de Meynet pour faire une nouvelle tentative par la même voie, car l'arête du Hörnli me semblait impraticable. Ces deux hommes se montrèrent assez disposés à m'accompagner; mais n'étant pas des guides de profession, leurs occupations les empêchaient de partir.

J'attendis que Carrel et Meynet fussent libres. Comme ma tente avait été laissée roulée sur la seconde plate-forme, il me vint à l'esprit qu'elle aurait bien pu être emportée pendant les dernières tempêtes. Je partis donc le 18 pour aller m'en assurer. Le chemin m'était familier cette fois, et je montai rapidement au grand ébahissement de mes amis les chaletiers, qui me firent des signes de reconnaissance quand ils me virent m'élever, comme un trait, bien au-dessus d'eux et de leurs vaches, car j'étais seul, faute d'un homme disponible. Une fois les pâturages dépassés, je dus ralentir le pas et bien remarquer la ligne que je suivais dans le cas où je serais surpris par le brouillard ou par la nuit. Un des très rares avantages des courses de montagnes faites par un touriste seul, c'est qu'elles tiennent en éveil toutes les facultés de l'homme et le rendent forcément observateur. Quand on ne doit compter que sur ses propres forces pour se tirer d'un mauvais pas, on prend note des moindres détails pour ne pas risquer de perdre la moindre chance. Ainsi dans mon escalade solitaire

quand j'eus dépassé la ligne des neiges, au delà des limites ordinaires des plantes qui fleurissent, il m'est arrivé, en examinant autour de moi, pour les graver dans ma mémoire, certains accidents de terrain qui pouvaient me servir de points de repère, il m'est arrivé, dis-je, de laisser tomber mes regards sur les chétives plantes que je rencontrais et qui n'avaient parfois qu'une seule fleur sur une seule tige, humbles pionnières de la végétation, atomes de vie dans un monde de désolation, montées si haut, de si loin et de si bas, qui saurait dire comment ? et qui trouvent une maigre subsistance dans quelques recoins privilégiés de ce sol aride. Ces rocs bien connus m'inspiraient un intérêt nouveau, quand je pensais à la lutte acharnée que les survivantes soutenaient, pour l'escalader, contre la montagne. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, la gentiane était là, suivie de près par les saxifrages et par la *Linaria alpina*, mais dépassée par le *Thlaspi rotundifolium*, dernière plante que j'aie pu cueillir à cette hauteur.

Je trouvai ma tente en bon état, bien que chargée de neige. Je me mis à contempler la vue dont on jouit et qui, dans la solitude complète où je me trouvais, m'offrit tout l'attrait et tout le charme de la nouveauté. En face se dressaient les pics les plus élevés de la chaîne des Alpes Pennines : le Breithorn (4148 mètres) ; le Lyskamm (4538 mètres) et le Mont-Rose (4638) mètres ; à droite, j'embrassais d'un coup d'œil le massif entier des montagnes qui séparent le Val Tournanche du Val d'Ayas, dominé par son sommet le plus élevé, le Grand Tournalin (3400 mètres). Derrière s'étendaient les chaînes comprises entre le Val d'Ayas et la vallée de Gressoney, dominées par de plus hautes sommités. Plus à droite encore, le regard, après avoir suivi le Val Tournanche dans toute sa longueur, se reposait sur les Alpes Grées aux pics innombrables pour s'arrêter, aux dernières limites de l'horizon, sur la pyramide isolée du Viso (3840 mètres). Venaient ensuite, toujours à droite, les montagnes situées entre le Val Tournanche et le Val Barthélemy. Le mont Rouss s'était abaissé depuis longtemps, et la vue, passant par-dessus, le remarquait à peine pour contempler la Becca Salle, Cervin en miniature, et bien d'autres sommets plus importants encore. L'énorme masse de la Dent d'Hérens (4180 mètres) barrait alors la vue : magnifique montagne incrustée sur son versant nord d'énormes glaciers suspendus, dont des tranches immenses se détachaient vers le milieu du jour et tombaient avec le fracas du tonnerre sur le glacier de Töienmatten. Enfin, la plus splendide de toutes ces montagnes, la Dent Blanche (4364 mètres), s'élançait dans les airs au-dessus du bassin du grand glacier de Z'mutt. Il est extrêmement rare de pouvoir contempler, tel que j'en jouis ce jour-là, sans qu'un nuage l'obscurcisse, cette admirable vue qui n'a peut-être pas d'égale dans les Alpes.

Le temps avait passé sans que je m'en aperçusse, et les petits oiseaux qui avaient fait leurs nids sur les rochers environnants avaient commencé à gazouiller leur hymne du soir avant que j'eusse pensé au retour. Je revins presque machinalement vers la tente que je dressai. Comme il y avait des provisions pour plusieurs jours, je résolus d'y passer la nuit. J'allai de nouveau contempler le panorama. Le soleil se couchait, et la lumière rose de ses rayons se mêlant aux tons bleuâtres de la neige jetait sur tous les objets un voile violet d'une teinte pâle et transparente; les vallées disparaissaient dans une vapeur empourprée, tandis que les sommets étincelaient d'une lumière éclatante. Assis devant ma tente, je regardais le crépuscule se transformer en obscurité; la terre perdait son aspect terrestre et devenait presque sublime; l'univers semblait mort et n'avoir plus que moi pour habitant. Cependant la lune s'élevant sur l'horizon fit de nouveau apparaître les hauteurs, et, en supprimant les détails, sa douce lumière rendit encore plus magnifique le spectacle que j'admirais. Au sud, un immense ver-luisant restait suspendu dans les airs; il était trop grand pour être une étoile, trop immobile pour être un météore; et pendant longtemps je ne pus constater la réalité du fait incroyable dont j'étais le témoin étonné et ravi: ce que je voyais était bien la lumière de la lune scintillant sur les immenses pentes de neige qui couvrent au nord les flancs du Viso, éloigné de 160 kilomètres à vol d'oiseau. Je passai la nuit très confortablement, et, le lendemain matin, tenté par un temps splendide, je montai plus haut à la recherche d'une place plus élevée pour y dresser ma tente.

J'en trouvai une moins bien abritée que la seconde, mais qui avait l'avantage d'être à 90 mètres plus haut, au pied de la Grande Tour. Fasciné par l'aspect sauvage des rochers qui se dressent comme une tour à l'angle d'un château-fort, je résolus de découvrir ce qu'il y avait derrière leurs parois escarpées. Les obstacles se succédaient sans interruption; les rochers devenaient par trop escarpés pour être gravés par un homme seul, et je rebroussai chemin.

A cinq heures du soir je quittais de nouveau la tente, et déjà je me voyais au Breuil. Je descendis la Cheminée en attachant la corde à un rocher, et je me laissai glisser jusqu'en bas. Ma hache m'avait beaucoup gêné dans la descente; je la laissai dans la tente. Cette imprudence devait me coûter cher.

J'avais dépassé le col du Lion, et, 50 mètres plus bas, j'allais me trouver sur le « Grand Escalier », que l'on peut descendre en courant. Mais, arrivé à un angle des grands rochers escarpés de la Tête du Lion, je m'aperçus que la chaleur des deux jours précédents avait fait presque disparaître complètement les degrés

que j'avais dû tailler dans la neige pour monter. Les rochers étant impraticables sur ce point, il me fallait tailler de nouveaux degrés. Une demi-douzaine de marches devaient me suffire pour gagner les rochers. Me tenant de la main droite au rocher, je creusai la neige avec la pointe de mon bâton; alors je m'appuyai contre l'angle pour en faire autant de l'autre côté. Tout allait bien jusque-là; mais, en essayant de tourner cet angle, je glissai et tombai dans le gouffre.

Sur ce point, la pente très raide formait l'extrémité supérieure d'un couloir qui descendait vers le glacier du Lion à 330 mètres au-dessous. Ce couloir se resserrait de plus en plus, et finissait par n'être plus qu'un filet de neige entre deux murailles rocheuses qui se terminaient brusquement au haut d'un précipice à pic au-dessus du glacier. Que l'on se figure un entonnoir coupé en deux dans sa longueur et incliné de 45 degrés, la pointe en bas, et l'on aura une idée exacte de l'endroit où je venais de tomber.

Je tombai d'abord sur quelques rochers situés à 3 ou 4 mètres au-dessous, et qui me relancèrent dans le couloir la tête la première; mon bâton m'échappa des mains et je descendis en tournoyant par une série de sauts de plus en plus longs, rebondissant tantôt sur la glace tantôt sur les rochers; me frappant la tête quatre ou cinq fois avec une violence de plus en plus grande. Un dernier saut me fit faire un bond de 18 à 20 mètres d'un côté à l'autre du couloir; par bonheur mes vêtements s'accrochèrent au roc, et je tombai en arrière sur la neige avec la conscience que ma chute était finie. Je me cramponnai aux aspérités du rocher et je m'arrêtai tout à fait sur le bord même du précipice. Bâton, chapeau et voile sautèrent par-dessus moi et disparurent dans l'abîme. J'avais franchi près de 70 mètres en sept ou huit bonds: trois mètres de plus et je tombais sur le glacier en faisant un bond gigantesque de 280 mètres.

La situation était des plus critiques: mon sang coulait par plus de vingt blessures. Les plus graves étaient celles de la tête, et j'essayai en vain de les fermer d'une main tout en me cramponnant de l'autre au rocher. Tous mes efforts furent inutiles; à chaque pulsation le sang jaillissait en flots qui m'aveuglaient. Enfin je détachai un gros morceau de glace et l'appliquai sur la tête; le sang coula dès lors moins abondamment, je m'évanouis. Quand je revins à moi, le soleil se couchait, et l'obscurité était complète avant que j'eusse pu descendre le Grand Escalier. Je descendis au Breuil, c'est-à-dire de 1700 mètres sans glisser et sans me tromper de chemin une seule fois. Honteux et confus de l'état où m'avait mis ma maladresse, je me glissai rapidement dans l'auberge, espérant atteindre ma chambre sans être vu. Mais Favre me rencontra dans le corridor, et, quand il eut apporté de

la lumière, il poussa des cris d'effroi et réveilla toute la maison. Deux douzaines de têtes tinrent conseil au sujet de la mienne, en faisant plus de bruit que de besogne. Il me fallut subir un pansement au vin chaud bien salé. Grâce à ce remède fort simple et à mon robuste tempérament mes blessures se cicatrisèrent rapidement, et quelques jours après j'étais valide.

LA SIXIÈME TENTATIVE DE WHYMPER AU CERVIN

J'avais donné carte blanche à Carrel pour engager des guides ; il choisit son parent César, Luc Meynet et deux autres. Nos préparatifs s'achevaient, nos hommes étaient réunis quand le temps parut vouloir se remettre au beau. Le dimanche 9 août nous nous reposâmes, et le lendemain avant l'aube nous nous mîmes en route par une matinée calme et sans nuages, qui semblait promettre un heureux succès à notre entreprise.

Avant neuf heures nous étions arrivés au col du Lion, où des changements très sérieux avaient eu lieu. Des saillies bien connues avaient disparu ; de la plate-forme, sur laquelle ma tente avait été dressée, il ne restait que peu de chose ; la moitié des pierres avaient été dispersées par le vent, ou détruites par la gelée ; le sommet du col lui-même, qui jusque là avait été d'une largeur respectable, était devenu plus aigu qu'un toit d'église, et couvert non plus de neige, mais d'une glace dure. A 100 mètres au-dessus du col les rochers étaient revêtus d'une couche de glace brillante, une neige inconsistante recouvrait les anciennes couches durcies, et son apparence perfide faillit nous faire perdre notre guide. Au moment où Carrel se tenant sur une couche qui paraissait solide levait la hache pour y tailler un degré, la croûte de la pente se rompit brusquement et glissa, laissant à découvert de grandes bandes d'une glace polie qui étincelait au soleil. Le guide se rejeta promptement en arrière sur la roche qu'il venait de quitter, et se contenta de faire cette remarque : « Il est temps de nous attacher. » Quand nous fûmes tous liés à la corde, il reprit son travail comme s'il ne fût rien arrivé.

Dans les deux heures qui suivirent, nous eûmes des preuves nombreuses de l'utilité d'une corde pour les grimpeurs des Alpes. Attachés à une certaine distance l'un de l'autre, nous avançons deux par deux. Carrel tenait la tête ; il était suivi de près par un autre homme qui lui prêtait son épaule ou plaçait une hache sous

ses pieds, selon la nécessité; quand ils tenaient tous deux une bonne position, le second couple, puis le troisième, avançait de la même manière. Cette méthode était lente, mais sûre. Un homme seul se mettait en mouvement à la fois, et, s'il glissait, il était aussitôt arrêté par les autres. Ces rochers, assez commodes à escalader dans les circonstances ordinaires, étaient devenus d'un accès extrêmement difficile. La neige fondue les jours précédents coulait en petits filets d'eau qui naturellement avait suivi la pente que nous voulions remonter, et qui, regelés pendant la nuit, avaient recouvert les rochers d'une couche de glace plus ou moins épaisse. Comme le temps était superbe, les hommes supportaient vaillamment la fatigue et poussaient de grands cris pour réveiller les échos de la Dent d'Hérens.

Après avoir dépassé la seconde plate-forme de la tente, la Cheminée et d'autres endroits qui nous étaient familiers, nous espérions déjà passer la nuit sur le sommet de l'« Epaule », quand, avant que nous fussions arrivés au pied de la Grande Tour, un courant d'air froid vint soudain nous avertir de nous tenir sur nos gardes.

Il était difficile de déterminer d'où venait ce courant. Il ne soufflait pas comme une brise, mais il semblait plutôt descendre comme l'eau dans un bain de pluie. Rien dans l'atmosphère ne dénotait le moindre trouble; nulle part même l'apparence d'un nuage. Mais ce calme plat ne dura guère; l'air froid se fit de nouveau sentir; il vint fouetter l'arête et mugir dans les roches; nous n'eûmes que le temps d'enfoncer nos chapeaux sur nos têtes. Des nuages se formaient autour de la Grande Tour; d'abord en petits groupes, secoués, ballottés, puis dispersés par le vent, ils se reformaient aussitôt et s'épaississaient de plus en plus, nous montrant parfois l'azur du ciel, qu'ils nous cachaient de nouveau presque aussitôt, augmentant sans cesse de nombre et d'étendue, jusqu'à ce que le ciel entier se trouva pour nous rempli de nuées agitées et tourbillonnantes. Avant d'avoir pu trouver un abri et nous débarrasser de nos fardeaux, un ouragan de neige fondit sur nous. En peu d'instants l'arête en fut couverte. Sur l'avis de Carrel, nous réparâmes et achevâmes la plate-forme de 1862, ce qui nous demanda deux heures, et nous y dressâmes la tente. Notre tâche était à peine terminée que la tempête se déchaîna sur nous avec fureur. De nombreux éclairs dessinèrent leurs étranges zig-zags sur les rocs escarpés qui nous dominaient et que nous dominions. Des flèches de feu passaient si près de nous qu'elles semblaient nous roussir; nous en étions plus inquiets que nous n'osions l'avouer, car nous étions au centre même de l'orage: le tonnerre et l'éclair étaient simultanés. Le bruit bref et strident de la foudre ressemblait à celui d'une porte qui eût été fermée violemment mille fois de suite.

Lorsque je dis que le tonnerre et l'éclair étaient simultanés, cette expression n'est pas exacte. Je veux dire qu'il m'était impossible de mesurer aucune durée entre la lueur et le son : il y eut dans cet orage deux faits dont je puis parler avec quelque précision. Le premier se rapporte à la distance qui nous séparait de l'éclair. S'il s'était écoulé une seconde entre l'apparition de l'éclair et le bruit du tonnerre, nous aurions dû en être éloignés de 340 mètres à peu près; nous étions donc par moments, j'en suis sûr, à une distance moindre de l'éclair, car je le vis souvent passer devant plusieurs points bien connus de l'arête, au-dessus et au-dessous de nous, dont nous étions éloignés de moins de 300 mètres.

Le second fait se rapporte à la difficulté que l'on éprouve à distinguer le son qui se produit en même temps que la lueur d'autres sons qui sont simplement les échos du tonnerre véritable. Je ne tenterai pas de prouver que les roulements doivent ou ne doivent pas être considérés comme le tonnerre réel, je veux seulement constater que pendant cette tempête sur le Cervin, il était parfaitement possible de distinguer le bruit du tonnerre lui-même des sons (roulements ou éclats) qui étaient simplement l'écho de l'explosion initiale.

De notre campement on pouvait entendre un écho très remarquable qui, à mon avis, nous était renvoyé par la Dent d'Hérens. Crier pour lui faire répéter nos cris était notre amusement de prédilection; car il redisait chaque note aiguë plusieurs fois, d'une manière très nette, environ douze secondes après.

La tempête dura près de deux heures; à plusieurs reprises elle redoubla de violence; à peine un éclair avait jailli que les montagnes voisines nous renvoyaient les roulements prolongés du tonnerre, et de nouveaux coups, qui partaient presque en même temps, se confondaient avec ceux que nous écoutions encore; de sorte qu'il n'y avait pour ainsi dire jamais une minute de paix et de silence.

Je pus constater ce jour-là seulement que le bruit du tonnerre véritable consiste en un seul son instantané et dur, et que les roulements du tonnerre sont des échos, et non les bruits de décharges successives et nombreuses qui éclatent sur une longue ligne à des distances variées de l'auditeur et qui ne peuvent arriver à son oreille au même instant, quoiqu'elles se succèdent de manière à produire un son plus ou moins continu.

Cependant le vent soufflait avec force du côté de l'est; il secouait notre tente avec tant de violence que nous craignions de la voir emportée avec nous dans l'espace. Aussi profitâmes-nous d'une accalmie pour élever un petit mur qui pût nous servir d'abri. Vers trois heures le vent sauta au sud-ouest et les nuages disparurent; nous saisîmes ce moment favorable pour renvoyer

un des porteurs, car la tente ne pouvait contenir que cinq personnes. Jusqu'au coucher du soleil le temps varia ; tantôt calme plat, tantôt vent violent et flocons de neige serrés. La tempête ne sévissait évidemment que sur le Cervin, car dès que les nuages se dispersaient nous distinguions nettement tout ce qui pouvait s'apercevoir de notre gîte. A cent vingt-cinq kilomètres le Mont Viso se montrait dégagé de nuages et le soleil se couchait avec un éclat superbe derrière le Mont-Blanc. Nous passâmes la nuit très confortablement dans nos couvertures-sacs ; mais les sifflements du vent, les roulements du tonnerre et les chutes des rochers, rendaient tout sommeil impossible. Je pardonnai au tonnerre en faveur des éclairs. Les rochers du Cervin, illuminés par les reflets de la foudre, m'offrirent le spectacle le plus splendide dont j'aie joui pendant toute ma vie.

Pendant les sept nuits que j'ai passées à des hauteurs variant de 3600 à 4000 mètres, j'ai constaté que c'est d'ordinaire entre minuit et l'aube qu'ont lieu les avalanches de pierres les plus considérables. Je puis cependant me tromper en supposant que pendant la nuit les pierres tombent en plus grand nombre que pendant le jour, parce qu'un bruit quelconque produit bien plus d'effet pendant l'obscurité que lorsqu'on peut en reconnaître la cause. Dans le profond silence de la nuit, un simple soupir peut causer une impression profonde : durant le jour, l'attention se trouve partagée entre le bruit et le mouvement des pierres qui tombent, ou bien elle se trouve distraite par d'autres objets ; toutefois, les chutes les plus considérables qui se produisirent pendant la nuit eurent certainement lieu après minuit, ce qui peut s'expliquer ainsi : le maximum froid en vingt-quatre heures est ordinairement constaté entre minuit et l'aurore.

Le 11, à 3 heures du matin, nous vîmes qu'il neigeait toujours : à 9 heures, le soleil se montra et la neige cessa. Nous nous remîmes en route pour atteindre le sommet de l'Epaule : nous grimpâmes péniblement deux heures, quand la neige recommença à tomber. Dans de telles circonstances toute nouvelle tentative devenait inutile, et je dus ordonner la retraite. Nous n'avions pas franchi en deux heures 90 mètres, ni même atteint la corde que l'expédition de Tyndall avait abandonné en 1852. Aucun de nous ne se souciait, par un temps pareil, de tenter une escalade de quatre à cinq heures pour atteindre l'Epaule. Outre nos personnes déjà fort gênantes, il nous fallait encore transporter un bagage très lourd : tente, couvertures, provisions, échelle et 135 mètres de cordes. Ce qui surtout nous arrêtait, c'était la considération que, si nous atteignions l'Epaule, nous serions peut-être forcés d'y passer plusieurs jours, sans pouvoir ni monter ni descendre. Impossible, pour moi surtout, de courir les risques d'une si

longue détention, car j'étais obligé d'être à Londres avant la fin de la semaine.

Nous redescendîmes au Breuil dans l'après-midi ; il y faisait un temps magnifique, et les gens de l'auberge paraissaient tout étonnés d'apprendre que nous avions été exposés à une tempête de neige qui avait duré vingt-six heures. « Comment ! disait-on, mais il n'a pas neigé ici ; il a fait beau tout le temps ; on n'a même vu qu'un petit nuage sur la montagne. » Ah ! un petit nuage ! Ceux-là seuls qui l'ont vu de près peuvent dire quel obstacle formidable il leur a opposé.

Pourquoi donc le Cervin est-il sujet à ces abominables variations de temps ? Dire que la montagne attire les nuages parce qu'elle est si isolée ne suffit pas. D'autres pics sont également isolés sans pourtant exercer une semblable influence. D'ailleurs, le nuage dont il vient d'être question, ne se forme pas par l'agrégation de petites nuées isolées, attirées l'une vers l'autre d'une certaine distance, mais il prend naissance contre la montagne même, et surgit soudain là où l'on ne voyait d'abord même aucun brouillard. Ce nuage naît et demeure suspendu principalement contre le versant méridional de la montagne, et plus particulièrement contre le versant sud-est : en général, il ne monte pas jusqu'au sommet, et il descend rarement jusqu'au glacier du Lion et au glacier du Mont Cervin. Il se forme par le plus beau temps qu'on puisse souhaiter et dans des journées sans vent et sans nuages.

A mon avis, le fait s'explique plutôt par des différences de température que par la hauteur ou la situation isolée de la montagne. La montagne est essentiellement rocheuse ; elle reçoit donc une forte dose de chaleur ; et non seulement elle est plus chaude, mais elle est environnée d'une température bien plus chaude que d'autres pics, tels que le Weisshorn et le Lyskamm, qui sont des montagnes éminemment neigeuses.

Dans certains états la température de l'atmosphère peut se maintenir assez égale sur de grandes surfaces et à de grandes élévations. J'ai vu le thermomètre monter à 21° à l'ombre, au sommet d'un pic alpestre, haut de 3950 mètres, et ne pas s'élever plus haut à 1800 ou 2000 mètres au-dessous. Aucun nuage ne se formerait probablement sur le Cervin, si la température était égale ou presque égale sur tous les versants de la montagne et à une distance considérable au-dessus de son sommet. Mais, dès que l'atmosphère qui l'enveloppe devient plus chaude que les couches d'air contiguës, il se forme un courant local ascendant ; l'air adjacent qui est plus froid est naturellement attiré vers la montagne où il condense promptement l'humidité de l'air chaud qui se trouve en contact avec lui. Je ne puis m'expliquer autrement

les soudaines bouffées d'air froid qui se font sentir sur le Cervin, quand tout à l'entour paraît parfaitement calme. Les nuages sont formés par le contact des deux couches d'air (ayant chacune une température différente) chargées d'une humidité invisible, aussi inévitablement que le mélange de certains fluides incolores produit un liquide blanchâtre et trouble. Le phénomène s'accomplit dans l'ordre suivant : vent froid, — nuage, — pluie, — neige ou grêle.

Ce qui se passe sur le Dom (4434 mètres) et la Dent Blanche (4364 mètres) dont la paroi méridionale n'est qu'une roche dénudée, semble confirmer cette opinion : les nuages s'y forment comme au Cervin, tandis que le Weisshorn (4512 mètres) et le Lyskamm (4538 mètres) restent ordinairement dégagés.

Le 11, à minuit, j'arrivai à Châtillon, vaincu et désolé ; mais comme le joueur qui perd et n'est que plus ardent à tenter la fortune, je retournai à Londres prêt à rêver de nouvelles combinaisons et à former de nouveaux plans.

LA SEPTIÈME TENTATIVE DE WHYMPER AU CERVIN

Le Cervin peut être divisé en trois sections : la première, qui fait face au glacier de Z'mutt, et la seconde, qui regarde l'est, semblent absolument inaccessibles ; la troisième, vis-à-vis du Breuil, a l'air d'être moins impraticable. C'était de ce côté que j'avais fait toutes mes tentatives précédentes. M. Tyndall, M. Hawkins et les chasseurs du Val Tournanche avaient essayé de même l'escalade par l'arête du sud-ouest.

Quatre raisons me faisaient abandonner une route qui avait été trouvée jusqu'à un certain point praticable : 1° mon peu de goût pour les arêtes et ma préférence pour la neige et les faces rocheuses ; 2° la crainte que les accidents météorologiques, qui m'avaient plusieurs fois forcé de battre en retraite, pourraient se représenter à chaque instant ; 3° ma conviction que la face orientale de la montagne n'était pas perpendiculaire, ainsi qu'on l'avait cru, mais que son inclinaison dépassait à peine 40 degrés ; 4° la remarque que j'avais faite que les couches de la montagne s'inclinaient dans la direction de l'ouest-sud-ouest. Ces deux dernières raisons demandent quelques développements. Examinez d'abord pourquoi la face orientale du Cervin paraît trop escarpée à un si grand nombre d'observateurs

Quand on regarde le Cervin de Zermatt, on se trouve placé au nord-est de la montagne; on ne découvre le versant nord-est ni de profil ni de face, mais de biais, d'où il semble plus abrupt qu'il n'est. Pour les touristes qui montent au Riffelberg et au Goernergrat, le Cervin offre un aspect plus abrupt, parce que son versant oriental se trouve plus en face du spectateur. Vu de l'hôtel du Riffel, le Cervin semble avoir une pente de 70 degrés, et pour le touriste qui traverse le col Saint-Théodule le versant oriental est tout à fait perpendiculaire. Très peu de touristes prennent la peine d'examiner la montagne de profil et de face; aussi emportent-ils une idée très fautive de l'inaccessibilité de ce versant. Moi-même je ne reconnus mon erreur qu'au bout de sept ans. Je remarquai qu'en quelques endroits la neige séjournait toute l'année. Cette neige n'aurait pu persister pendant l'été à moins d'une accumulation très considérable pendant l'hiver, accumulation qui ne peut se faire à un angle qui dépasserait de beaucoup les 45 degrés. De ce premier fait je concluais que le versant oriental n'était pas perpendiculaire. Pour m'en convaincre je gravis au-dessus des chalets de Staffel, d'où je pouvais découvrir de profil cette face de la montagne. Dans cette direction elle ne présente plus d'escarpements inaccessibles; on a peine à croire que c'est la même montagne: l'inclinaison dépasse à peine 40 degrés.

Ce fait constaté, un grand pas était fait. Quarante degrés ne constituent pas une inclinaison formidable, et cette inclinaison se maintient rarement sur une longue étendue; c'est à peine si l'on trouve une inclinaison constante de 45 degrés sur 900 mètres d'altitude.

Ce qui empêchait surtout d'entreprendre l'ascension des rochers du Cervin, c'est qu'ils paraissaient dangereusement polis. Les guides désespéraient d'y trouver la moindre aspérité pour s'y cramponner.

Les rochers de l'arête du sud-ouest offrent un obstacle encore plus sérieux. La masse principale du Cervin se compose de stratifications régulières relevées vers l'est. Les roches s'inclinent à l'extérieur et leurs bords échancrés surplombent. Cette disposition des couches n'est guère favorable aux grimpeurs. Si les rochers du sud-ouest n'étaient pas suffisamment crevassés, leur inclinaison extérieure les rendrait absolument inaccessibles.

On ne peut monter une seule fois sur les rochers de l'arête du sud-ouest, du col du Lion au pied de la Grande Tour, sans remarquer combien ils sont en général inclinés en dehors et comme leurs bords échancrés tendent constamment à surplomber. Aussi les débris des roches désagrégées par la gelée tombent-ils en pluie sur les rochers environnants. Chaque jour l'arête est balayé complètement; on ne voit presque jamais que le roc solide.

Depuis fort longtemps De Saussure avait constaté que les couches

du Cervin se relevaient dans la direction du nord-est avec une inclinaison d'environ 45 degrés : Forbes aussi pensait que les couches étaient inclinées, mais moins de 45 degrés ; selon moi, la vérité vraie doit se trouver entre les deux opinions. Ce fut seulement après mon insuccès de 1863 que j'attribuai à l'inclinaison des couches les obstacles particuliers de l'arête du sud-ouest : dès que l'obstacle véritable provenait de la structure des rochers plutôt que de leur nature même, je dus naturellement conclure que le côté opposé, c'est-à-dire le versant oriental de la montagne pourrait être relativement plus facile à gravir. Cette déduction vulgaire d'un fait positif me donnait la clef de l'ascension du Cervin. Si l'inclinaison des couches persistait, le versant oriental était parfaitement accessible : il devait, en fait, présenter un grand escalier naturel dont les degrés se trouvaient inclinés en dedans ; en ce cas, l'aspect poli de ses surfaces ne devait inspirer aucune inquiétude, parce que les plus petits de ces degrés, inclinés en ce sens, offraient nécessairement un appui solide.

Ce n'était donc pas par caprice que j'avais engagé M. Reilly à se joindre à moi dans une tentative d'ascension par le versant oriental : si nous n'avions été obligés de nous séparer, le Cervin eût été escaladé en 1864.

En descendant le glacier de Z'mutt pour revenir à Zermatt, nous nous arrêtâmes afin d'examiner le Cervin de profil : mes guides avouèrent qu'ils s'étaient trompés sur la raideur des pentes du versant oriental. Cependant Almer et Biener refusèrent nettement de tenter l'ascension de ce côté. Je cédai pour le moment à leur répugnance évidente. Je leur proposai une route que j'appellerai alternative, c'est-à-dire qui monterait tantôt sur un versant tantôt sur l'autre, et qui, devant passer presque constamment sur la neige, leur paraîtrait préférable à l'autre.

Il y a sur le Cervin un immense couloir qui monte du glacier du Mont Cervin à un point très élevé de l'arête du sud-ouest. Je proposai de gravir ce couloir, puis de passer sur le versant oriental. Nous nous serions trouvés alors au niveau de la grande pente de neige au centre du versant oriental de la montagne ; nous aurions traversé cette pente en diagonale afin de gagner la neige sur l'arête du nord-est. Le reste de l'ascension se serait faite du côté septentrional de la montagne. Tous les détails bien réglés, nous descendîmes au Breuil. Luc Meynet, le brave petit bossu, se déclara très heureux de reprendre son ancien métier de porteur de tente. Favre prépara des rations pour trois jours, car c'est le temps que je résolus de consacrer à notre entreprise : la première nuit, nous devons la passer sur les rochers au sommet du couloir ; le second jour, tâcher d'atteindre le sommet et revenir sous la tente ; le troisième jour, redescendre au Breuil.

Partis le 21 juin à 5 heures 45 minutes du matin, nous suivîmes pendant trois heures la route du Breuiljoch. Nous voyions très bien de là notre couloir ; plus nous nous approchions, plus son aspect nous paraissait favorable : déjà il semblait qu'un bon tiers de l'ascension n'offrirait aucune difficulté. Cependant certains indices-suspects nous faisaient craindre des avalanches de pierres ; à l'abri de quelques rochers nous attendîmes un peu pour voir si nos craintes ne se réaliseraient pas ; pas une pierre ne tomba. Nous nous remîmes à grimper, taillant des pas dans la neige ; un peu avant dix heures nous trouvâmes un point convenable pour faire halte et préparer notre déjeuner.

Je m'avançai sur un petit promontoire pour examiner de plus près notre chemin. Notre magnifique couloir pénétrait en ligne droite jusqu'au cœur de la montagne sur une hauteur de plus de 200 mètres ; il faisait ensuite un coude vers le nord. Ce coude piquait ma curiosité. Je le fixais attentivement, quand j'aperçus quelques petites pierres qui dégringolaient doucement. Je ne m'en inquiétai guère, me disant que nous les éviterions facilement en suivant de très près l'un des côtés. Mais une autre pierre les suivit à une vitesse de 80 kilomètres, puis une autre plus grosse puis une autre encore... Mes guides n'avaient rien entendu : Al, mer, assis sur un quartier de roc, taillait de larges tranches dans un superbe gigot ; les autres babillaient ensemble. Je ne les avertis de rien, ne voulant pas les inquiéter inutilement. Un craquement soudain les avertit du danger ; un bruit épouvantable retentit dans les rochers ; d'énormes blocs et des pierres de toute dimension s'élançaient du fameux coude à 250 mètres au-dessus de nous, se précipitaient avec furie contre les rochers opposés, et rebondissaient contre les parois rocheuses qui dominaient notre campement, puis descendaient en formant une effroyable avalanche. Quelques blocs rebondissaient sur la neige en faisant des sauts de plus de 30 mètres, le reste tombant comme une trombe en masses confuses, mélange de neige, de glace et de pierres.

Les guides épouvantés, lâchant ce qu'ils tenaient, s'élançèrent dans toutes les directions à la recherche d'un abri. Le précieux gigot roula d'un côté, l'autre d'un autre, et son inestimable contenu s'échappa du goulot débouché. Moi-même je partageai la frayeur de mes guides, et je m'aplatis dans un trou jusqu'à ce que cette avalanche de pierres fût passée. Je n'ai jamais été témoin d'une pareille panique sur une montagne.

Nous battîmes en retraite avec un ensemble parfait, car le danger était trop redoutable. Je proposai de grimper sur les rochers qui nous dominaient ; comme mes guides refusèrent de me suivre, je grimpai tout seul : mais bientôt je fus obligé de m'arrêter, épuisé par l'effort. Croz, bien au-dessous, suivait son *Monsieur* de

l'œil : « Descendez, mais descendez donc, me cria-t-il, cela ne sert de rien. » Je finis par descendre, bien convaincu qu'il disait vrai. Ainsi fut renversé mon pauvre petit plan, et force nous fut de revenir au plan primitif.

Nous regagnâmes le Breuiljoch pour nous rendre au Hörnli, où nous voulions passer la nuit, avant d'attaquer le versant oriental du Cervin : Quand nous y arrivâmes à midi, une déception amère nous y attendait. Plus de passage ! Une muraille de rochers absolument à pic nous séparait du glacier de Fuggen ; le glacier s'était tellement retiré que la descente n'était pas possible. D'épais nuages arrivaient depuis une heure du côté du sud, et le vent soufflait avec violence. Mes guides se demandèrent s'il ne serait pas plus sage de renoncer à toute nouvelle tentative. La neige qui commençait à tomber trancha la question ; je donnai l'ordre de la retraite. Nous descendîmes au Breuil, pour aller passer la nuit au Val Tournanche ; le lendemain, nous descendîmes à Châtillon, d'où nous nous rendîmes à Courmayeur en remontant la vallée d'Aoste. Croz nous quitta à Chamonix au jour fixé ; mais un hasard étrange nous réunit de nouveau à Zermatt trois semaines plus tard, et, deux jours après, il périssait sous mes yeux sur cette même montagne, dont nous nous étions éloignés, d'après son conseil, le 21 juin...

ASCENSION DU CERVIN. — LA CATASTROPHE.

Le 13 juillet 1865, par un temps superbe et un ciel sans nuages, nous partîmes de Zermatt à 5 heures 30 du matin, au nombre de huit : Croz, le vieux Pierre Taugwalder et ses deux fils, lord Francis Douglas, Hadow, Hudson et moi. Pour plus de sécurité, chaque touriste eut son guide ; le plus jeune des Taugwalder m'échut en partage ; il se distingua dès le départ.

J'étais chargé de porter les outres de vin : à chaque fois qu'on y puisa, j'eus soin de les remplir secrètement avec de l'eau ; aussi, à la halte suivante, se trouvèrent-elles plus pleines qu'au départ ; ce phénomène fut considéré comme un heureux présage.

Le premier jour nous montâmes fort à notre aise ; nous passâmes à la chapelle du Schwarsée, puis nous gravîmes l'arête qui relie le Hörnli au Cervin ; à onze heures et demie, nous arrivions à la base du pic principal ; nous dûmes contourner quelques saillies de rochers pour gagner le versant oriental. Parvenus alors

sur la montagne même, nous constatâmes que les pentes qui paraissaient inaccessibles du Riffel pouvaient être gravies presque en courant.

Avant midi nous campions à 3350 mètres.

Croz et le jeune Pierre partirent en reconnaissance, et bientôt ils parurent derrière un angle de rochers à une grande hauteur, grimpant avec rapidité. Quant à nous, nous dressâmes la tente sur une plate-forme solide dans un endroit bien abrité; puis nous attendîmes le retour des deux guides, espérant que l'ascension serait facile. Enfin ils revinrent à 3 heures, déclarant que tout était pour le mieux, et que nous n'aurions pas de difficultés. Le reste de la soirée se passa fort paisiblement. Quand le soleil disparut, son coucher nous promettant une magnifique journée pour le lendemain, nous nous préparâmes à passer la nuit. Les échos de la montagne retentirent longtemps, après le crépuscule, de nos chants et de nos rires. Aucun danger n'étant à craindre, nous nous sentions tous pleins de gaieté et de sécurité.

Le 14, nous partîmes dès qu'il fit assez clair pour pouvoir se diriger. Suivant la direction que les guides avaient prise la veille, nous nous trouvâmes bientôt sur le versant oriental de la montagne, et nous pûmes embrasser d'un regard cette grande arête qui se dressait comme un gigantesque escalier de plus de 1000 mètres. Bien que l'accès ne fût pas partout également commode, nous ne rencontrâmes aucune difficulté sérieuse; il ne fut pas même nécessaire de recourir à la corde. A 6 heures du matin, nous étions à 3000 mètres; après une halte, nous continuâmes à monter, et à 10 heures nous étions à 4270 mètres.

Nous nous trouvions alors à la base de cette partie du Cervin qui, vue de Zermatt, paraît surplomber la vallée; nous dûmes, pendant quelque temps, revenir au versant septentrional de la montagne. Un changement fut opéré dans l'ordre de marche. Croz marchait en tête; je le suivais. Hudson et Hadow avec le vieux Pierre formaient l'arrière-garde. A mesure qu'on avançait, les plus grandes précautions devenaient nécessaires. L'inclinaison générale n'atteignait pas 40 degrés, mais la neige avait rempli les interstices des rochers; les rares fragments qui perçaient çà et là étaient recouverts d'une mince couche de glace formée par la neige fondue et gelée aussitôt. C'était la contre-partie des 215 mètres qui terminent le sommet de la Pointe des Ecrins.

Ce passage n'offrait aucun danger pour un montagnard exercé. M. Hudson ne réclama nulle assistance; il n'en était pas de même de M. Hadow peu habitué à de pareilles ascensions.

Cette partie, la seule vraiment difficile de l'ascension, n'avait pas une grande étendue. Nous la traversâmes d'abord presque horizontalement sur une longueur d'environ 120 mètres; nous

montâmes ensuite directement vers le sommet pendant près de 20 mètres; puis nous dûmes revenir sur l'arête qui descend vers Zermatt. Un long et difficile détour qu'il nous fallut faire pour contourner une saillie de rocher nous ramena sur la neige. A partir de ce point, le dernier doute s'évanouit! Encore 60 mètres d'une neige facile à gravir, et le Cervin était à nous!

Reportons un instant notre pensée vers les Italiens qui avaient quitté le Breuil le 11 juillet. Quatre jours s'étaient écoulés depuis leur départ et nous craignions de les voir arriver au sommet avant nous. Plus d'une fois pendant l'ascension, victimes de fausses alarmes, nous avions cru voir des hommes sur la cime de la montagne. Notre anxiété croissait à mesure que nous montions. La raideur de la pente diminuant, on put quitter la corde; Croz et moi nous nous élançâmes aussitôt en avant, exécutant côte à côte une course folle qui se termina *ex æquo*. A 1 heure 40 minutes de l'après-midi, le monde était à nos pieds, l'invincible Cervin était conquis! Hourra! pas une seule trace de pas ne se voyait sur la neige! Le sommet du Cervin est formé d'une arête longue d'environ 107 mètres; les Italiens étaient peut-être parvenus à l'extrémité la plus éloignée. Je gagnai en toute hâte la pointe méridionale, scrutant la neige d'un œil avide. Encore une fois hourra! pas un pied humain ne l'avait foulée. Où pouvaient être nos rivaux! Avançant la tête par-dessus les rochers, je les aperçus aussitôt à une grande distance au-dessous de nous, sur l'arête; à peine l'œil pouvait-il les distinguer. Agitant en l'air mes bras et mon chapeau, je me mis à crier: «Croz! venez, venez vite! il faut absolument qu'ils entendent nos cris de victoire!

Nous criâmes à tue-tête. Les Italiens semblaient regarder de notre côté, mais nous n'en étions pas bien sûrs. Saisissant alors une grosse pierre je la poussai dans l'abîme; nous soulevâmes d'énormes blocs, et bientôt un torrent de pierres roula le long de la montagne. Cette fois il n'y avait plus de méprise possible. Les Italiens épouvantés battirent en retraite au plus vite.

Eh bien, je regrettais vivement que le chef de cette expédition n'eût pas été avec nous à ce moment. De tous les hardis montagnards qui avaient tenté l'ascension du Cervin, c'était certes celui qui méritait le mieux d'arriver le premier au sommet. Le premier, il avait eu la gloire de croire au succès, et seul il avait persisté dans son opinion. Son rêve était d'atteindre le sommet par le versant qui regarde l'Italie, en l'honneur de sa vallée natale. Les temps sont bien changés pour Carrel. Sa suprématie est fortement ébranlée dans le Val Tournanche; pour moi, il restera ce qu'il a toujours été; on aura de la peine à trouver son maître.

Nos amis nous ayant rejoints, nous retournâmes à l'extrémité septentrionale de l'arête. Croz planta dans la neige, à l'endroit le

plus élevé, le bâton de la tente. A cette hampe improvisée il attachait sa blouse comme drapeau. Quelque pauvre que fût l'étendard que nul souffle de vent ne faisait flotter, on le vit de partout à la ronde, de Zermatt, — du Riffel, — du Val Tournanche. Au Breuil, ceux qui guettaient l'arrivée des guides au sommet se mirent à crier : « La victoire est à nous ! » Les bravos pour Carrel et les vivats pour l'Italie éclatèrent de toutes parts ; chacun célébra le glorieux événement. Ils furent bien désabusés le lendemain. Les guides revinrent tristes, humiliés, abattus et découragés. « Ce n'est que trop vrai, dirent-ils, nous les avons vus de nos yeux, ils ont fait rouler des pierres sur nous ! L'ancienne tradition est véridique : la cime du Cervin est défendue par des esprits ! »

Nous élevâmes une petite pyramide de pierres, puis nous admirâmes le panorama qui se déroulait sous nos yeux. C'était une de ces journées pures et tranquilles qui précèdent d'ordinaire le mauvais temps. Aucun nuage, aucune vapeur pour troubler l'atmosphère. Les montagnes à 75 et à 100 kilomètres se voyaient avec tous leurs détails, leurs arêtes, leurs neiges immaculées, leurs glaciers étincelants : pas un des grands pics des Alpes n'était caché ; pas une des cimes géantes dominant les chaînes et les massifs qui leur servaient de base.

Je revois encore la Dent Blanche au grand sommet blanc ; le Gabelhorn, le Rothhorn à la pointe aiguë ; l'incomparable Weisshorn ; les Mischabelhörner, semblables à d'énormes tours, flanquées par l'Allalinhorn, le Strahlhorn, et le Rimplischhorn ; puis le Mont-Rose avec ses nombreuses aiguilles, le Lyskamm et le Breithorn. Plus loin, le groupe superbe de l'Oberland Bernois, dominé par le Finsteraarhorn ; les groupes du Simplon et du Saint-Gothard. Au sud, nos regards plongent au delà de Chivasso dans la plaine du Piémont. Le Viso, éloigné de 160 kilomètres, paraît tout près de nous ; à 200 kilomètres, les Alpes Maritimes qu'aucune brume ne voile. A l'ouest, jé reconnais ma première passion, le Pelvoux, les Ecrins et la Meije ; puis après avoir contemplanté les massifs des Alpes Grecques, j'admire le roi des Alpes, le magnifique Mont-Blanc que dorent les rayons du soleil. A 3300 mètres au-dessous de nous s'étalent les champs verdoyants de Zermatt, constellés de chalets d'où s'échappent lentement des colonnes d'une fumée bleuâtre. De l'autre côté, à 2700 mètres, s'étendent les pâturages du Breuil. Je vois aussi d'épaisses et sombres forêts, de fraîches prairies, des cascades écumantes, des lacs paisibles, des terres fertiles et d'âpres solitudes, des plaines fécondées par le soleil et des plateaux glacés : les formes les plus abruptes, les contours les plus gracieux, des rochers escarpés et à pic, des pentes doucement ondulées, des montagnes de pierre, ou des montagnes de neige, les unes sombres, solennelles, ou bien

étincelantes de blancheur, ornées de hautes murailles, de tours, de clochetons, terminés en pyramides, en dômes, en cônes, en aiguilles, semblables aux flèches élancées des cathédrales gothiques ! Toutes les combinaisons de lignes que l'univers contient, tous les contrastes que l'imagination peut voir en rêve !

Nous passâmes une heure entière sur le sommet et nous nous préparâmes à descendre.

Après nous être consultés, Hudson et moi, nous décidâmes que Croz descendrait le premier, suivi par Hadow ; Hudson, qui, pour la sûreté du pied, valait presque un guide, désirait être le troisième ; lord Douglas devait venir ensuite, précédant le vieux Pierre. Je proposai d'attacher une corde aux rochers dans les passages les plus difficiles, afin d'y chercher un point d'appui supplémentaire. L'idée fut approuvée, sans qu'il fût convenu expressément entre nous de la mettre à exécution. Pendant que je prenais un croquis du sommet, tout avait été disposé dans l'ordre que je viens de décrire ; tout était prêt, et l'on n'attendait plus que moi pour m'attacher à la corde, quand quelqu'un proposa de laisser nos noms dans une bouteille ; ce qui fut fait : puis l'on se mit en marche.

Je m'attachai au jeune Pierre et je rejoignis mes compagnons au passage le plus difficile. Toutes les précautions étaient prises. On descendait un seul à la fois : quand il avait trouvé un point d'appui solide, le suivant s'avancait à son tour, et ainsi de suite : personne ne parla d'attacher une corde supplémentaire aux rochers. Nous suivîmes quelques instants, Pierre et moi, nos compagnons sans être attachés ; nous aurions probablement continué à descendre ainsi, si lord Douglas ne m'avait demandé de m'attacher au vieux Pierre, de peur que Taugwalder n'eût pas assez de force pour se retenir tout seul si l'un d'entre nous venait à glisser.

Peu d'instants après, un jeune garçon dont la vue était très perçante courut à l'hôtel du Mont-Rose dire à M. Seiler qu'il venait de voir tomber une avalanche du sommet du Cervin sur le glacier. On le gronda de venir faire un conte aussi ridicule : hélas ! il avait raison ; voici ce qu'il avait vu.

Michel Croz avait posé sa hache à côté de lui, et s'occupait uniquement de diriger la marche de M. Hadow en plaçant l'un après l'autre les pieds du jeune touriste dans la position qu'ils devaient avoir. Autant que j'ai pu en juger, personne ne descendait en ce moment ; je ne puis l'affirmer, parce que Croz et Hadow m'étaient en partie cachés par une saillie du roc ; au mouvement de leurs épaules je jugeai que Croz, après avoir fait ce que je viens de dire, se retournait pour descendre lui-même d'un ou de deux pas ; à ce moment M. Hadow glissa, tomba sur Croz et le renversa. J'entendis Croz pousser un cri, et presque au même moment je les

vis glisser tous deux avec une effrayante vitesse; l'instant d'après Hudson se trouva entraîné à leur suite, ainsi que lord Douglas. Tout ceci se passa avec la rapidité de la foudre. Le vieux Pierre et moi, nous nous cramponnâmes de toutes nos forces au rocher : la corde subitement tendue nous imprima une violente secousse. Nous fîmes bon le plus possible; mais par malheur elle se rompit entre Taugwalder et lord Francis Douglas. Pendant quelques secondes nous pûmes voir nos malheureux amis glisser sur le dos avec une vitesse vertigineuse, les mains étendues pour tâcher de se cramponner à quelque saillie de rocher. Ils disparurent à nos yeux un à un sans avoir reçu la moindre blessure et roulèrent d'abîme en abîme jusque sur le glacier du Cervin, à 1200 mètres plus bas que nous.

Ainsi sont morts nos infortunés compagnons! Pendant plus d'une demi-heure nous restâmes immobiles, paralysés par la terreur; les deux guides pleuraient comme des enfants, et tremblaient tellement que nous étions menacés, à chaque instant, d'avoir le même sort que nos amis.

Le vieux Pierre ne cessait de gémir : « Chamonix, oh ! que va dire Chamonix ! » Le jeune homme sanglotait et criait : « Nous sommes perdus ! mon Dieu ! nous sommes perdus ! »

Attaché entre eux deux, et ne pouvant faire un seul mouvement tant qu'ils ne changeraient pas de position, je priai le jeune Pierre de descendre; il n'osait pas. Le vieillard cependant s'approcha d'un rocher auquel il attacha une corde, ce qui décida le jeune homme à descendre. Je demandai la corde qui s'était rompue, et je constatai avec horreur que cette corde maudite était la plus faible des trois. Elle n'aurait jamais dû être employée au service qu'elle avait fait et n'avait pas été apportée dans ce but. C'était une vieille corde, faible même en comparaison des autres. On devait la garder en réserve pour le cas où il eût fallu en laisser une attachée aux rochers. Je compris de suite qu'il y avait là une question sérieuse à résoudre, et je me fis donner le bout qui restait. Cette corde s'était rompue nettement et ne paraissait pas avoir subi avant l'accident la plus petite altération.

Pendant les deux heures qui suivirent, je crus à chaque minute toucher à mon dernier moment; les deux Taugwalder, entièrement énervés, étaient incapables de me prêter la moindre assistance; ils avaient tellement perdu la tête qu'à chaque pas je craignais de les voir glisser. Pour aider notre marche nous fixâmes des cordes aux rochers les plus solides; ces cordes furent coupées et abandonnées; elles marquent la ligne que nous avons suivie. A plusieurs reprises le vieux Pierre, la figure blême et tremblant de tous ses membres, se tourna vers moi répétant avec emphase : « Je ne puis pas avancer ! »

Enfin, vers six heures du soir, nous arrivâmes à la neige sur

l'arête qui descend vers Zermatt, et nous fûmes dès lors à l'abri de tout danger. Nous fîmes de vaines tentatives pour découvrir quelques traces de nos infortunés compagnons. Convaincus à la fin qu'ils étaient hors de la portée de la vue et du son, nous cessâmes d'inutiles efforts. Trop abattus pour parler, nous recueillîmes en silence tout ce qui nous avait appartenu, à nous et à ceux que nous avions perdus, et nous nous préparâmes à descendre quand soudain un arc immense se dessina dans le ciel, s'élevant à une très grande hauteur au-dessus du Lyskamm. Pâle, incolore, silencieuse, cette mystérieuse apparition présentait des lignes parfaitement nettes et arrêtées, excepté aux extrémités qui se perdaient dans les nuages; on eût dit une vision de l'autre monde. Frappés d'une terreur superstitieuse, nous suivions avec étonnement le développement graduel des deux grandes croix placées de chaque côté de cet arc étrange. J'aurais douté de mes propres sens si les Taugwalder n'avaient aperçu les premiers ce phénomène atmosphérique; ils lui attribuèrent une relation surnaturelle avec l'accident. Pour moi, je pensais presque aussitôt que c'était peut-être un mirage où nous jouions un rôle; mais nos mouvements n'y apportaient aucun changement. C'était un phénomène terrible, merveilleux, unique pour moi qui avais vu tant de choses curieuses. On ne saurait décrire l'impression qu'il produisit sur nous dans les circonstances où nous nous trouvions.

J'étais prêt à partir et j'attendais mes deux guides qui avaient su retrouver la parole et l'appétit. Ils causaient entre eux en patois et je ne les comprenais pas. A la fin le fils me dit en français : « Monsieur, nous sommes de pauvres gens; nous avons perdu notre maître, personne ne nous payera, c'est bien dur pour nous. » — « Taisez-vous, dis-je; je vous payerai tout comme si votre maître était là. » Après une nouvelle consultation le fils reprit : « Nous ne vous demandons pas de nous payer. Nous désirons seulement que vous écriviez sur le livre de l'hôtel de Zermatt et dans vos journaux que nous n'avons pas été payé. » — « Je ne vous comprends pas; qu'est-ce que cela signifie? » — « C'est que... l'année prochaine il viendra une quantité de touristes à Zermatt, et nous aurons à coup sûr une belle clientèle. » Je gardai le silence, mais ils comprirent à merveille l'indignation qui me suffoquait. Leur cynisme avait fait déborder la coupe de l'amertume. La nuit vint; pendant une heure nous descendîmes dans l'obscurité. A neuf heures et demie nous trouvâmes une espèce d'abri où nous passâmes six mortelles heures. Dès l'aube nous descendîmes en courant de l'arête du Hörnli aux chalets de Buhl, et de là à Zermatt. Seiler, que je rencontrai à sa porte, me suivit en silence dans ma chambre. « Qu'est-il donc arrivé? » me demanda-t-il. — « Je suis revenu avec les Taugwalder. » Il me comprit et fondit en larmes, puis il courut

aussitôt réveiller le village. En peu de temps vingt hommes étaient rassemblés pour monter sur les hauteurs du Hohlicht, au-dessus de Kalbermatt et de Z'mutt, hauteurs qui commandent le glacier du Cervin. Six heures après ils étaient de retour, nous apprenant qu'ils avaient aperçu les corps de nos malheureux amis gisant immobiles sur la neige. C'était le samedi. Le dimanche 16, nous partîmes, suivant jusqu'au Hörnli la même route que le jeudi précédent. De là nous descendîmes à droite de l'arête, puis nous montâmes à travers les séracs du glacier du Cervin. A 8 heures du matin, nous étions arrivés sur le plateau supérieur du glacier, en vue de l'endroit fatal où devaient se trouver les restes de nos infortunés compagnons.

Chaque guide s'arma à son tour du télescope et le passa en silence à son voisin. Tout espoir était perdu. Nous nous approchâmes. Ils gisaient sur la neige, dans le même ordre où ils avaient glissé, Croz un peu en avant, Hadow près de lui, et Hudson à quelque distance en arrière; mais on ne trouva aucune trace de lord F. Douglas. Nous les ensevelîmes dans la neige, à la place même où ils étaient tombés, au pied de la plus haute arête de la grande montagne des Alpes.

Tous ceux qui étaient tombés avaient été attachés avec la corde de Manille, ou avec la seconde corde, qui était également forte; par conséquent, la corde la plus faible n'avait été employée qu'entre le vieux Pierre et lord Douglas. Ce fait singulier était une mauvaise note pour Taugwalder; car pourquoi employer une corde si inférieure, quand il restait plus de soixante-quinze mètres disponibles et de la meilleure qualité?

Il était donc fort à désirer, dans l'intérêt du vieux guide, dont la réputation d'ailleurs était très bonne, que ce mystère fût éclairci. Je fis ma déposition devant une commission d'enquête nommée par le gouvernement du Valais, et je remis aux membres de la commission une série de questions rédigées de façon à fournir au vieux Pierre l'occasion de se disculper des graves soupçons qui pesaient sur lui. Ces questions furent posées, m'a-t-on affirmé, mais je n'ai jamais pu connaître les réponses qui y furent faites.

Cependant, des ordres très précis avaient été donnés pour que les cadavres fussent descendus à Zermatt; le 19 juillet, vingt et un guides de Zermatt partirent pour accomplir cette triste et périlleuse tâche. Ils coururent de grands dangers à la descente, car ils faillirent être engloutis par la chute d'un sérac. Ils ne trouvèrent non plus aucun fragment du corps de lord Douglas, qui était sans doute resté accroché sur quelque rocher. Les restes de Hudson et de Hadow furent ensevelis dans la partie septentrionale de l'église de Zermatt, en présence d'une foule émue et sympathique. Le corps de Michel Croz a été enterré dans l'autre côté de

cette église; sa tombe, plus simple, porte une inscription qui dit, dans les termes les plus dignes, la droiture, le courage et le dévouement dont il fit toujours preuve.

La tradition selon laquelle le Cervin était absolument inaccessible se trouvait donc détruite; aux légendes des temps passés se substituaient des connaissances d'un caractère plus réel. D'autres touristes ne tarderont pas à leur tour d'escalader ses orgueilleuses arêtes; mais pour aucun d'eux la montagne ne sera ce qu'elle fut pour ceux qui les premiers en atteignirent le sommet. Jamais aucun d'eux n'éprouvera l'impression que nous ressentîmes quand, pour la première fois, il nous fut donné de contempler ce panorama si merveilleux; j'espère et je souhaite de tout mon cœur que nul ne sera condamné à voir sa joie se changer en désespoir, ses éclats de rire devenir des cris de douleur.

Nous avons trouvé dans le Cervin un adversaire acharné. Longtemps il a résisté; il nous a même porté plus d'un coup redoutable. Quand enfin il fut vaincu avec une facilité que nous n'aurions pu prévoir, semblable à un impitoyable ennemi terrassé, mais non anéanti, il a tiré une terrible vengeance de sa défaite. Un jour viendra où le Cervin lui-même aura disparu; seul un amas d'informes débris marquera la place où surgissait cette belle montagne: atome par atome, centimètre par centimètre, mètre par mètre, elle subit peu à peu l'action destructive des forces éternelles auxquelles rien ne saurait résister. Bien des siècles passeront avant que ne vienne ce jour éloigné; bien des générations pourront contempler les effrayants précipices du Cervin, admirer sa forme qui n'a pas d'égale dans toutes les Alpes. Si exaltées que soient ses idées, si exagérées qu'aient été ses espérances, nul de ceux qui auront le bonheur de le voir ne s'en retournera déçu par la réalité.

Avant de nous séparer, un dernier mot sur les plus sérieux enseignements que nous donnent les montagnes. Au loin on aperçoit un sommet, et involontairement on ajoute qu'il est impossible de l'escalader! « Mais non! répond le montagnard, cela n'est pas impossible. Le chemin est bien long; il est hérissé de difficultés, peut-être même s'y présentera-t-il des dangers sérieux; mais l'ascension est possible, j'en suis bien convaincu; je chercherai la meilleure route; je prendrai l'avis de mes frères les montagnards; j'apprendrai d'eux comment ils s'y sont pris pour gravir des sommets aussi élevés; ils me signaleront les dangers de pareilles excursions et m'apprendront à les éviter ». Quand tout dort encore dans la plaine, il se met en route par un sentier glissant, très pénible même. Sa prudence et sa persévérance finissent par remporter la victoire; et quand la montagne est enfin escaladée, ceux qui le voient d'en bas s'écrient que c'est une action incroyable, surhumaine.

Pour ceux qui sont habitués à ces grimpadés dans la montagne ils savent quelle supériorité donne sur la force brutale la volonté d'atteindre un but bien déterminé et la persévérance. Ils savent qu'on ne peut faire un pas, ni gravir la moindre hauteur qu'au prix d'efforts patients et laborieux : ils savent que le désir ne saurait remplacer l'action. Ce qu'ils savent surtout apprécier, ce sont les bienfaits de l'assistance mutuelle ; pour eux, vouloir c'est pouvoir ; bien des difficultés inattendues surgiront ; bien souvent il faudra combattre, et plus souvent tourner les obstacles. Instruits à cette rude école, ils reviennent à leurs occupations journalières plus forts et mieux armés pour soutenir les combats contre les difficultés de la vie, et pour surmonter les obstacles du chemin ; le souvenir des victoires remportées et des tâches accomplies sur d'autres champs de bataille les fortifie et les ranime.

Je n'ai point la prétention de me faire l'apologiste passionné des courses de montagnes, ni de m'ériger en moraliste ; cependant je me serais fort mal acquitté de ma tâche si je l'achevais sans rappeler les bienfaits plus sérieux qu'on peut retirer de ces exercices virils. Nous sommes heureux et fiers de la régénération physique qu'ils produisent en nous ; les scènes grandioses qui se déroulent sous nos yeux nous transportent d'admiration ; nous nous extasions sur les splendeurs des levers et des couchers du soleil, sur les incomparables beautés des collines, des vallons, des lacs, des bois, des cascades ; mais ce que nous estimons à un prix bien supérieur, c'est le progrès que nous avons fait en tant qu'homme ; c'est le développement qu'ont pris, grâce à notre lutte incessante avec les difficultés, ces nobles qualités de notre nature, le courage, la patience et la force d'âme.

Je sais bien que certaines gens tiennent ces vertus en fort faible estime, et attribuent même des motifs bas et méprisables à ces innocents exercices des montagnes ; mais, comme l'a dit le poète : « Sois chaste comme la glace, pur comme la neige, et malgré cela tu n'échapperas pas à la calomnie. »

Il s'en trouve d'autres encore qui, sans se montrer violents destructeurs des alpinistes, prétendent ne rien comprendre au plaisir qu'il y aurait à escalader les montagnes. Il ne faut pas s'en étonner ; nous n'avons pas tous la même constitution. Les courses de montagnes sont un exercice essentiellement réservé aux hommes jeunes et robustes ; ceux que la vieillesse ou l'infirmité affaiblit en sont forcément exclus ; pour ces derniers, la peine ne saurait être un plaisir. Que de fois on les entend s'écrier : « Voilà un homme qui fait du plaisir une fatigue ! » Comme l'a dit un sage de l'antiquité, une sorte de rapport nécessaire relie, malgré leurs natures opposées, le plaisir et la peine. Celui qui veut parcourir les montagnes doit être averti qu'il s'expose à de grandes fatigues ;

mais la fatigue donne la force, non seulement la force musculaire, mais encore la force morale: elle éveille toutes les facultés, et de la force naît le plaisir. Souvent on vous demande, d'un ton qui implique une réponse dubitative: « Mais le plaisir vaut-il la peine? » Bien évidemment on ne peut estimer le plaisir comme on mesure le vin, ou comme on pèse le plomb. Quand bien même je pourrais effacer de ma mémoire tous mes souvenirs, je dirais encore que mes escalades dans les Alpes m'ont bien payé de mes peines, car elles m'ont donné deux des meilleures choses que l'homme puisse posséder ici-bas: de la santé et des amis.

Les souvenirs des plaisirs passés ne sauraient s'effacer. Au moment même où je trace ces lignes, ils se pressent en foule devant moi. D'abord une série infinie de tableaux magnifiques par la forme, par l'effet, par la couleur. De grands pics aux sommets entourés de nuages, qui semblent monter toujours dans l'infini, se présentent à mon regard; j'entends les concerts des troupeaux éloignés, les chants des paysans, les tintements solennels des cloches des églises; j'aspire les émanations odorantes des pins. Puis se pressent en foule des pensées d'un autre ordre. Je songe à ceux qui ont été honnêtes, braves et loyaux, aux cœurs dévoués et aux actions hardies, aux politesses que j'ai reçues d'étrangers et qui, bien qu'insignifiantes en elles-mêmes, témoignaient de cette bienveillance envers l'humanité qui est l'essence de la charité.

Il est aussi des souvenirs tristes qui planent autour de moi, et, s'amassant comme des brouillards flottants, me cachent les rayons du soleil et me font oublier les jours heureux. J'ai éprouvé des joies que des paroles ne sauraient décrire; j'ai subi des chagrins si profonds que je n'ai pas osé m'y appesantir. En me rappelant toutes ces impressions, je dis à mes lecteurs: grimpez, si vous le voulez, mais souvenez-vous que le courage et la force ne sont rien sans la prudence, et qu'un moment de négligence peut détruire le bonheur de toute une vie. Ne faites rien précipitamment, surveillez bien chacun de vos pas, et, en commençant une expédition, songez à la conclusion qu'elle peut avoir!





